

HERMIAS.

NOTICE

SUR HERMIAS.

Cet auteur n'a rien de commun avec Hermias de Sozomène, disciple d'Aristote, ni avec Hermias d'Alexandrie, disciple de Proclus, un des commentateurs de Platon. L'Hermias dont nous parlons appartient au second siècle de l'Église, et mérite d'être rangé parmi les apologistes de cette époque. L'histoire ne nous a conservé aucune particularité de sa vie. On ignore même quelle était sa patrie. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était philosophe, et chrétien fort zélé. L'ouvrage qui nous reste de lui prouve qu'il joignait à la science la plus étendue l'esprit le plus fin et le plus satirique. C'est une réfutation très-plaisante des philosophes païens. Ses piquantes railleries contre les prétendus sages de l'antiquité sont une preuve évidente, selon la remarque de Bergier, qu'il n'avait pas emprunté sa doctrine aux philosophes orientaux, égyptiens, pythagoriens, platoniciens et autres, ainsi qu'on a osé le dire des premiers Pères de l'Église, bien qu'ils combattent chacun à leur manière toute la philosophie païenne.

Dom Cellier regarde cette réfutation qu'en fait Hermias comme un véritable chef-d'œuvre. L'abbé Houtteville la compare, pour le sel et l'enjouement, aux dialogues de Lucien. Un écrivain moderne n'en parle qu'avec une sorte d'enthousiasme. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit possible de trouver dans aucune langue un écrit qui réunisse à la fois autant de clarté et de précision, autant de vivacité et de finesse, autant de sel et de grâce, autant de lumière et de variété. » L'auteur fait passer en revue tous les philosophes du paganisme. Une épithète, un mot suffit pour caractériser l'homme et le système. Chacun d'eux expose son opinion sur la Divinité, sur l'âme humaine, sur les principes des choses. C'est un véritable drame. Ils sont tous mis en action et se succèdent sur la scène de manière que le second détruit toujours ce qu'avance le premier. La plaisanterie est partout d'un goût exquis. Ce qu'on ne peut trop admirer dans l'auteur, c'est cette heureuse flexibilité d'esprit qui sait trouver autant de tours nouveaux qu'il reproduit de personnages.

L'ironie de la fin sur les pythagoriciens est surtout remarquable. On regrette de n'avoir pas ce petit ouvrage en entier. Le grec présente des lacunes et des altérations. Nous l'avons suivi d'aussi près qu'il nous a été possible. L'abbé Nonnotte, l'abbé Guillon, et M. Péricaud de Lyon, nous ont laissé de très-bonnes traductions de cet écrit d'Hermias. Nous avons profité de leur travail, comme ils ont su mettre à profit celui de leurs devanciers. Mais nous nous sommes astreints à la plus grande précision. C'est l'enjouement même de l'auteur que nous avons voulu conserver, sans recourir aux équivalents ingénieux qui ne sont propres qu'à notre langue.

I.
rinthi
langua
dit qu
des ar
ment
positio
l'âme.
substa
dira q
tion d
moteur
que ce
Critias
nade,

HERMIAS.

LES PHILOSOPHES RAILLÉS.

I. Lorsque Paul, ce bienheureux apôtre, écrivant aux Corinthiens, voisins de la Grèce appelée Laconie, leur tient ce langage : la sagesse de ce monde est folie devant Dieu, il ne dit que la vérité. Si je ne me trompe, il remonte à l'apostasie des anges, pour expliquer d'où vient cette contrariété de sentiment et de langage que nous offrent les philosophes dans l'exposition de leurs systèmes. Demandez-leur ce que c'est que l'âme. Démocrite vous répond, c'est du feu ; les stoïciens, une substance aérienne ; d'autres, une intelligence ; Héraclite vous dira que c'est le mouvement ; ceux-ci, une vapeur, une émanation des astres ; Pythagore vous assure que c'est un nombre moteur ; Hippon, une eau génératrice ; quelques-uns veulent que ce soit un élément des éléments ; Dinarque, une harmonie ; Critias, du sang ; plusieurs, un souffle ; Pythagore, une monade. Les anciens ne sont pas plus d'accord entre eux : quel

partage de sentiments sur ce seul point ! que de raisonnements de la part de ces philosophes et de ces sophistes , bien plus ardents à se contredire qu'à chercher la vérité !

II. Ils ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme, s'entendront-ils mieux sur le reste ? L'un dit que le bonheur de l'âme est dans le bien ; l'autre, dans le mal ; un troisième, entre le bien et le mal. Elle est immortelle, selon les uns ; sujette à la mort, selon les autres ; suivant ceux-ci, elle est de courte durée ; suivant ceux-là, elle passe après cette vie dans le corps des brutes ; d'autres vous diront qu'elle se résout en atomes. Il en est qui la font passer trois fois dans des corps différents : quelques-uns lui donnent trois mille ans de durée ; ils ne peuvent vivre plus d'un siècle, et ils osent promettre une existence de trois mille ans ! Comment caractériser ces systèmes ? Est-ce chimère, folie, absurdité, esprit de contradiction ? N'est-ce pas plutôt tout cela à la fois ? S'ils ont trouvé la vérité, qu'ils aient tous un même langage. Que l'un du moins défère au sentiment de l'autre, alors je me range volontiers de leur avis ; mais quand ils déchirent ainsi l'âme et qu'ils la mettent pour ainsi dire en pièces ; quand l'un en change l'essence, l'autre la nature ; qu'ils ne m'offrent que le passage d'une matière à une autre, j'avoue que je ne puis souffrir ces transformations sans fin. Tantôt je suis immortel, et je m'en applaudis, tantôt destiné à mourir, et je m'en afflige. Bientôt on me résout en atomes indivisibles ; je deviens eau, je deviens air, je deviens feu ; un moment après je ne suis plus ni air, ni feu, on me fait bête, on me fait poisson : ainsi, j'ai les dauphins pour frères. Lorsque je me considère, je me fais peur, je ne sais quel nom me donner : suis-je homme ou chien, loup ou taureau, oiseau ou serpent, dragon ou chimère ? Ces grands amis de la sagesse me changent en toutes sortes d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, amphibies, sauvages, domestiques, muets, parleurs, brutes, intelligents ; je nage, je vole, je m'élance dans les airs, je rampe, je cours, je suis immobile : Empédocle paraît, et me voilà plante.

III. Si ces philosophes ne peuvent s'accorder sur la nature de

l'an
mon
ce
vin
voie
la r
cipe
J
est l
ver
qui
me r
et M
moni
mobi
fait,
Anax
arrê
nerre
l'air ;
l'éthe
recom
brasse
IV.
furieu
l'Etna
l'une
je sou
infinie
Trè
tes cra
me dis
choses
n'exist
tagore
tout da

l'âme, sont-ils plus heureux quand il s'agit des dieux et du monde? Les dirai-je esprits forts ou stupides? Quoi! ils ignorent ce que c'est que leur âme, et ils voudraient scruter l'essence divine; leur propre corps est pour eux une énigme, et ils ne voient pas que c'est perdre sa peine que de chercher quelle est la nature du monde! Si du moins ils s'accordaient sur les principes des choses!

J'entre dans l'école d'Anaxagore : une intelligence, me dit-il, est le principe de tout ce qui existe, elle a tout fait, elle gouverne tout; elle a mis l'ordre dans le désordre, débrouillé ce qui était pêle-mêle, embelli ce qui était sans parure; ce langage me rend son ami, et je suis de son école. Mais voici Parménide et Mélissus qui lui sont opposés : le premier, dans ses vers harmonieux, proclame que cet univers est un, éternel, infini, immobile et toujours semblable à lui-même, et me voilà tout à fait, je ne sais comment, du bord de Parménide; il a banni Anaxagore de mes affections. Lorsque je crois mes idées bien arrêtées, Anaximène se présente et s'écrie d'une voix de tonnerre : Et moi, je vous dis que l'univers n'est autre chose que l'air; épaissi et condensé, c'est de l'eau; raréfié et dilaté, c'est l'éther et le feu; rendu à son premier état, il devient air pur; recommence-t-il à se condenser, il change de nouveau. J'embrasse cette opinion; j'aime Anaximène.

IV. Tout à coup Empédocle se jette à la traverse comme un furieux, faisant des menaces, et criant à tue-tête du fond de l'Etna : la haine et l'amitié sont les principes de toutes choses : l'une les divise, l'autre les unit; leur opposition produit tout, et je soutiens que toutes choses sont semblables et dissemblables, infinies et bornées, éternelles et créées.

Très-bien! Empédocle, je te suis volontiers, jusqu'au fond de tes cratères brûlants. Mais Protagore m'arrête et m'entraîne en me disant : L'homme est le terme et la règle des choses; j'appelle choses ce qui tombe sous les sens; ce qui ne les affecte pas n'existe sous aucune forme dans la nature. Le discours de Protagore me séduit, je suis enchanté de voir que tout ou presque tout dans ce monde est soumis à l'homme.

Mais voici Thalès qui m'arrive par un autre chemin, et me fait signe qu'il m'apporte la vérité : j'apprends de lui que l'eau est le principe de tout ; que tout est formé d'eau et se résout en eau ; que la terre elle-même flotte sur l'eau. Pourquoi ne me rendrais-je pas à l'autorité de Thalès ? N'est-ce pas le plus ancien philosophe de l'Ionie ? Cependant son compatriote, Anaximandre, me dit qu'avant l'eau il existe un mouvement éternel par qui tout naît ou finit ; comment n'être pas de l'avis d'Anaximandre ?

V. Mais Archelaüs, qui donne pour principe à l'univers le chaud et le froid, ne jouit-il pas d'une grande célébrité ? Néanmoins Platon, le beau parleur, ne pense pas comme lui ; il dit que les causes premières sont Dieu, la matière, et l'idée. Me voilà pleinement convaincu : peut-on n'être pas de l'avis d'un philosophe qui a construit le char de Jupiter ? Mais son disciple Aristote, un peu jaloux de la gloire du maître, se tient par derrière pour me dire que ce ne sont pas là les vrais principes des choses : les vrais principes sont l'actif ou l'agent, le passif ou le sujet ; l'agent c'est l'éther, rien ne le modifie ; le sujet reçoit quatre modifications, le sec, l'humide, le chaud et le froid ; c'est par le passage de l'une à l'autre, que tout naît ou se détruit. Mais je n'en puis plus, d'être ainsi ballotté par ce flux et reflux d'opinions ; c'en est fait, je m'en tiens à celle d'Aristote ; aucun autre désormais ne viendra me rompre la tête.

VI. Mais que faire ? Une foule de philosophes plus anciens fond sur moi : c'est Phéricide, qui m'apprend que les causes premières sont Jupiter, Tellus et Saturne ; que Jupiter est l'air, Tellus la terre, Saturne le temps ; que l'air produit, que la terre reçoit, et que c'est dans le temps que tout se passe. Mais je vois aussi de la mésintelligence entre ces vieux philosophes. Car Leucippe traite tout cela de rêverie, et pose pour premiers principes les infinis, les mobiles et les infiniment petits ; suivant lui, les parties les plus subtiles forment, en s'élevant, l'air et le feu ; mais les plus denses, restant dans les régions inférieures, deviennent de la terre. Jusques à quand ne recevrai-je que de pareils enseignements ? Ne connaîtrai-je jamais la vérité ?

page 479 :

Sans doute Démocrite va me tirer du chaos. Les principes des choses me dit-il, sont ce qui est et ce qui n'est pas: ce qui est c'est le plein, ; ce qui n'est pas c'est le vide; or c'est dans le vide que tout se passe par un changement de forme ou de nature. Je rirais volontiers avec le bon Démocrite en adoptant ce système; si Héraclite ne venait me dire, la larme à l'oeil, que c'est le feu qui est la cause première de tout; qu'il passe par deux états, , l'un de raréfaction, l'autre de densité; que le premier agit, que le second reçoit; que l'un réunit, que l'autre divise. Je suis harassé de systèmes, la tête me tourne; mais Epicure me conjure de ne pas faire à la sublime invention du vide et des atomes l'injure de la dédaigner. Leur combinaison multiple et variée suffit, dit-il, pour expliquer comment tout naît et se détruit.

VII. Je ne te contredirai pas, excellent Epicure, ; mais Cléanthe, sortant la tête de son puit, se moque de tes atomes et de leurs combinaisons. Je vais donc puiser près de lui les vrais principes des choses. Il m'annonce que c'est Dieu et la matière : je prétends, dit-il, que la terre se change en eau, l'eau en air; que l'air s'élève, que le feu s'approche de la terre; qu'un vaste esprit est répandu partout, que celui qui nous anime n'en est qu'une partie

Voilà pourtant une bien nombreuse armée de philosophes. Que dirais-je de cette autre non moins considérable qui sort de l'Afrique, comme un torrent ? Carnéade, Clitomaque et leurs sectaires, foulant indignement aux pieds les arrêts de tous les autres, décident que tout est impénétrable, que le mensonge est toujours mêlé à la vérité. Que devenir après les ennuis de recherches aussi pénibles ? Comment faire sortir ce monde de systèmes où il se perd ? Rien n'est accessible à notre intelligence. La vérité est donc reléguée loin de nous, et cette philosophie si vantée ne sanctionne que des chimères au lieu de transmettre une science certaine.

Mais voici l'ancienne tribu des graves et taciturnes pythagoriciens qui enseigne une autre doctrine sous le voile du mystère et qui l'appuie de son grand et profond argument : le maître

l'a dit. Elle nous apprend que le principe de tout c'est la monade, c'est-à-dire l'unité; que les formes et les nombres en sont les éléments. Or, voici comment ils nous font connaître le nombre, la forme et la mesure de chacun de ses éléments : le feu est formé de vingt-quatre triangles rectangles, et renfermé dans quatre côtés égaux; chacun de ces côtés se compose de six triangles rectangles; c'est pour cela qu'ils le comparent à une pyramide; l'air n'est autre chose que quarante-huit triangles rectangles, renfermés sous huit côtés égaux; on le compare à une figure à huit faces, qui contient huit triangles équilatéraux, dont chacun se divise en six angles droits : ce qui fait en tout quarante-huit angles. L'eau se compose de cent vingt triangles; on la compare à une figure de vingt côtés formée de six fois vingt triangles, ayant les angles et les côtés égaux....

IX. Et voilà comme Pythagore mesure l'univers ! Inspiré par ce dieu, j'abandonne patrie, femme, enfants, je quitte tout. Une toise à la main, je m'élançe dans les plaines de l'air. Je commence par mesurer le feu. Ce n'est pas assez que Jupiter le fasse; si un être comme moi, un génie aussi grand, un esprit aussi sublime ne mesure les régions éthérées, c'en est fait de l'empire de Jupiter. Lorsque j'en aurai déterminé l'étendue; que Jupiter lui-même aura su de moi combien le feu a d'angles, je redescendrai du ciel. Je prendrai un frugal repas de figues, d'olives, de légumes; puis je me jetterai au plus vite dans la mer, et sans me tromper d'une coudée, d'un doigt, que dis-je? d'un demi-doigt, je mesurerai la plaine liquide; j'en calculerai la profondeur, et je pourrai dire au juste à Neptune quelle est l'étendue de son royaume. Quant à la terre, en un jour j'en fais le tour et j'en connais le poids, la mesure et la forme; je ne me tromperai d'une once sur toute la masse, j'en suis certain; telle est mon intelligence; tel est mon génie. Je sais en outre le nombre des étoiles, des poissons et des animaux de toute espèce. Enfin je mettrai le monde dans une balance, et je dirai combien il pèse. Grâce à mes sublimes contemplations, l'univers entier est devenu tributaire de mon génie.

X. Mais Épicure, du plus loin qu'il m'aperçoit, me crie :

Très-bien, mon ami, tu n'as encore parcouru qu'un seul monde; mais il en existe bien d'autres: le nombre en est infini. Me voilà donc obligé de visiter une multitude d'autres cieux, de nouvelles plaines éthérées, de mondes nouveaux. Partons sans plus tarder; prenons des provisions pour plusieurs jours, et parcourons les mondes d'Épicure.

Je vole au delà des limites de Tétys et de l'Océan. Arrivé dans un monde nouveau comme on arrive dans une nouvelle cité, j'ai tout mesuré en peu d'heures. Je passe de là dans un troisième monde, puis dans un quatrième, dans un cinquième, dans un dixième, dans un centième, dans un millième; et jusqu'où donc irai-je? ne suis-je pas bien convaincu maintenant que tout n'est que ténèbres, nuit trompeuse, erreur sans fin, conception imparfaite, abîme d'ignorance? Pour qu'il soit dit que mon esprit investigateur n'a rien négligé, je compterai jusqu'aux atomes qui ont donné naissance à tant de mondes. Mais n'y aurait-il pas quelque chose de mieux, de plus essentiel à faire? Est-ce de tout cela que dépend le bonheur des familles et des états?

J'ai tracé cette légère esquisse pour montrer à quel point se contredisent tous les systèmes de nos philosophes, comme leurs recherches vont se perdre dans un vague infini, aux bornes qui les arrêtent. Combien la fin qu'ils se proposent est inexplicable et vaine, puisqu'elle ne s'appuie ni sur l'évidence ni sur la raison!

NOTES

SUR HERMIAS.

L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* avait lu sans doute Hermias, lorsqu'il fait parler le grand-prêtre de Cérès sur les causes secondes. C'est à peu près le même langage sur les contradictions sans fin de nos grands maîtres de la sagesse; seulement la forme est différente par l'exposé qu'il en fait pour nous convaincre, comme celui d'Hermias, de la faiblesse de notre raison laissée à elle-même, du besoin qu'elle a d'une lumière d'en haut, de la grandeur du bienfait dont elle est redevable à la révélation.

Il importe de citer ici cet endroit du *Voyage d'Anacharsis*, le lecteur se plaira à le comparer avec l'ouvrage d'Hermias :

« En parcourant cet énorme recueil où l'homme a déployé la force et la faiblesse de sa raison, souvenez-vous, ô mon fils ! que la nature est couverte d'un voile d'airain; que les efforts réunis de tous les hommes et tous les siècles ne pourraient soulever l'extrémité de cette enveloppe. Demandez à tous ces philosophes : Qu'est-ce que Dieu ? Ils répondront : C'est ce qui n'a commencement ni fin ; — c'est un esprit pur ; — c'est une matière très-déliée, c'est l'air ; — c'est un feu doué d'intelligence ; — c'est le monde ; — non, c'est l'âme du monde auquel il est uni comme

« l'âme est au corps ; — il est le principe unique ; — il l'est du bien , la
 « matière du mal ; — tout se fait par ses ordres et sous ses yeux ; tout se
 « fait par des agents subalternes.

« Demandez-leur : Qu'est-ce que l'univers ? Ils vous répondront : tout
 « ce qui est a toujours été , ainsi le monde est éternel ; — non , il ne
 « l'est pas , mais c'est la matière qui est éternelle. — Cette matière , sus-
 « ceptible de toutes les formes , n'en avait aucune en particulier ; elle en
 « avait une ; elle en avait plusieurs , elle en avait un nombre illimité ; car
 « elle n'est autre que l'eau , que l'air , que le feu ; que les éléments , qu'un
 « assemblage d'atomes , qu'un nombre infini d'éléments incorruptibles , de
 « parcelles similaires dont la réunion forme toutes les espèces. Cette ma-
 « tière subsistait sans mouvement dans le chaos ; l'intelligence lui commu-
 « niqua son action , et le monde parut. — Non , elle avait un mouvement
 « irrégulier ; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de son essence ,
 « et le monde fut fait. — Non , les atomes se mouvaient dans ce vide , et
 « l'univers fut le résultat de leur union-fortuite. — Non , il n'y a dans la
 « nature que deux éléments qui ont tout produit et conservé ; la terre est
 « le feu qui l'anime. — Non , il faut joindre aux éléments l'amour qui unit
 « les parties , et la haine qui les sépare... O mon fils , n'usez pas vos jours
 « à connaître la formation de l'univers , mais à remplir comme il faut la
 « petite place que vous y occupez.

« Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme ? Ils vous répondront :
 « l'homme présente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions
 « que l'univers dont il est l'abrégé. Ce principe , auquel on a donné de tout
 « temps le nom d'âme et d'intelligence , est une nature toujours en mouve-
 « ment. — C'est un nombre qui se meut par lui-même ; — c'est un pur
 « esprit , dit-on , qui n'a rien de commun avec le corps ; — mais si cela
 « est , comment peut-il le connaître ? — C'est plutôt un air très-subtil ; —
 « un feu très-actif ; — une flamme émanée du soleil , — une portion de
 « l'éther , — une eau très-légère , — un mélange de plusieurs éléments ; —
 « c'est un assemblage d'atomes ignés et sphériques , semblables à ces par-
 « ties subtiles de matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil ; c'est
 « un être simple. — Non , il est composé ; il l'est de plusieurs principes ;
 « il l'est de plusieurs qualités contraires. — C'est le sang qui circule dans
 « les veines ; cette âme est répandue dans tout le corps ; elle ne réside
 « que dans leur cerveau , que dans le cœur , que dans le diaphragme ,
 « elle périt avec nous. — Non , elle ne périt pas , mais elle anime d'autres
 « corps ; mais elle se réunit à l'âme de l'univers.... O mon fils , réglez les
 « mouvements de votre âme et ne cherchez pas à connaître son essence. »

Après tant d'essais aussi infructueux qu'humiliants, comment notre orgueilleuse raison ose-t-elle encore vouloir marcher seule pour arriver à la connaissance de Dieu, de l'homme et de l'univers; comment peut-elle dans certains ouvrages s'annoncer comme une souveraine qui fait tous les jours de nouvelles conquêtes par les lumières qu'elle répand sur ces grandes vérités? Que sont tous les systèmes du jour, sinon la plupart des absurdités anciennes revêtues de formes nouvelles.

Hors de nos livres sacrés, nous ne trouvons que des guides plus ou moins trompeurs, comme ceux dont parle le grand-prêtre de Cérès dans l'ingénieuse fiction qu'il met en tête de son discours.

« Je songeais, dit-il, que j'avais été tout à coup jeté dans un grand chemin au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état. Nous marchions à pas précipités, un bandeau sur les yeux; quelques-uns poussant des cris de joie, la plupart accablés de chagrins et d'ennui. Je ne savais d'où je venais et où j'allais. Je me laissais entraîner au torrent, lors que j'entendis une voix qui s'écriait : C'est ici le chemin de la lumière et de la vérité. Je la suivis avec émotion. Un homme me saisit par la main, m'ôta mon bandeau et me conduisit dans une forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que les premières; nous perdîmes bientôt la trace du sentier que nous avions suivi jusqu'alors, et nous trouvâmes quantité de gens qui s'étaient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne se rencontraient point sans en venir aux mains; car il était de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchaient à leur suite. Ils tenaient des flambeaux et en faisaient jaillir des étincelles qui nous éblouissaient. Je changeai souvent de guides; je tombai souvent dans des précipices, souvent je me trouvai arrêté par un mur impénétrable : mes guides disparaissaient alors et me laissaient dans l'horreur du désespoir. Excédé de fatigue, je regrettais d'avoir abandonné la route que tenait la multitude, et je m'éveillai au milieu de ces regrets. »

Sans la foi, n'est-ce pas à des guides semblables que nous sommes abandonnés quand nous demandons notre chemin aux philosophes dont se moque Hermias, ou bien à ceux de notre époque? C'est toujours dans la nuit la plus profonde, en face d'un mur impénétrable, qu'ils nous laissent, après avoir fait briller quelques lueurs de vérité échappées par hasard et toujours empruntées à nos livres sacrés.

Ne quittons pas Hermias sans faire connaître les diverses éditions qu'on en a publiées. Les meilleures sont : 1^o Bâle, 1553, in-8^o, grec, avec une version latine de J.-J. Fugger; 2^o Zurich, 1560, in-fol., *Curante Gesnero*;

3° Paris, 1624, in-fol., dans l'Auctarium ducaënum de Fronton du Duc, qui l'a enrichi de notes; 4° à la suite du Tattien de Thomas Gale, avec notes de lui et de Wilz, Wortz; Oxford, 1700, in-8; 5° à la fin de presque toutes les éditions de saint Justin : nous avons suivi celle de Morand, de la congrégation de Saint-Maur.

FIN DU SECOND VOLUME.